A l'aune d'une vie : un patient au XVIIIe siècle

Autor(en): **Rieder, Philippe**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **109 (2006)**

PDF erstellt am: **29.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-550089

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

A l'aune d'une vie: un patient au XVIII[e] siècle[1]

Philip Rieder

L'histoire des petites gens, des pauvres, des femmes, des enfants, mais aussi celle des consommateurs, des clients et des usagers de services suscite aujourd'hui l'intérêt des historiens. Ces figures permettent non seulement de révéler le vécu des oubliés de l'histoire, mais aussi d'éclairer sous un jour nouveau le monde dans lequel elles évoluaient. Le patient est une de ces figures et fait l'objet d'une série de travaux qui s'emploient à cerner son histoire et à explorer ce que celle-ci peut nous apprendre sur le monde médical[2]. Ces études se caractérisent bien souvent par la réunion de documents épars, correspondant à autant de voix et de parcelles de parcours. Le *Journal* de Théophile Rémy Frêne (1727-1804) donne accès à un cas dont l'histoire peut être retracée sur l'essentiel de la vie d'un homme et permet ainsi de réintroduire une certaine cohérence. En effet, entre «Ma petite vérole», le titre donné par Frêne à la troisième époque de son enfance, et la description d'une constipation qui le gêne soixante-trois ans plus tard, le *Journal* de Frêne constitue l'une des rares sources à même de donner une idée de ce que pouvait signifier la santé et la maladie dans la vie d'un homme au XVIII[e] siècle. Les maux régulièrement relatés dans le *Journal*, par un patient dont la santé n'est pas marquée par une longue maladie, peuvent être considérés comme des maux communs.

La source est impressionnante et parmi différentes approches possibles, celle développée dans les pages qui suivent s'emploie à centrer l'attention sur le cas de Frêne lui-même[3]. Le diariste mentionne le plus souvent ses affections lorsqu'elles sortent de l'ordinaire, qu'elles sont accompagnées d'une douleur particulière ou qu'elles suscitent une inquiétude; le *Journal* n'est cependant pas une transcription fidèle de tous les maux du diariste. Le lecteur s'en doutait et ses soupçons sont confirmés par des ajouts rétrospectifs apportés au texte. Par exemple, lorsque les enfants de Frêne contractent la rougeole, il révèle alors pour la première fois qu'il avait lui-même souffert de cette maladie[4]! D'autres ajouts semblent témoigner d'une volonté de précision. Une dent arrachée le 26 août 1751[5] l'aurait fait souffrir depuis 1740, ajoute-t-il en 1776. Dans l'ensemble, les informations sur les considérations et sur le point de vue du patient sont pourtant conséquentes. La finalité des pages qui suivent est

de proposer quelques jalons à même de cerner quel patient était Frêne. Il s'agira d'abord d'éclairer les moyens mis en œuvre par le diariste pour gérer ses propres problèmes de santé. On analysera ensuite les mots qu'il utilise pour évoquer sa santé et la nature de ses connaissances médicales. Le tableau sera finalement complété par quelques indications sur les rapports qu'il entretenait avec les praticiens.

Enfant, père, vieillard

Tout comme l'enfant d'aujourd'hui, Frêne subit dans ses jeunes années à la fois les maux qui l'assaillent et les remèdes qu'on lui impose. Les dangers sanitaires sont pourtant distincts au XVIII[e] siècle. Pour Frêne et sa génération, le plus grand danger est la petite vérole (la variole), une maladie extrêmement contagieuse et meurtrière qui décimait régulièrement chaque génération d'enfants. La petite vérole est une source d'inquiétude pour les parents: en été 1736, Frêne n'est pas emmené à la foire de Chaindon «parce que la Verole y regnoit». Le répit est de courte durée; la petite vérole atteint Péry, le village où réside la famille Frêne, à l'automne. Contrairement à ce qui se pratique dans les milieux aisés, rien n'est entrepris pour éloigner l'enfant et c'est sans grande surprise que le 29 octobre Frêne contracte la maladie. Moins de deux semaines plus tard, il se porte mieux, mais commence à souffrir de son oeil gauche. Les parents de Frêne consultent plusieurs soignants et mettent en œuvre une batterie de remèdes classiques (coupe des cheveux, saignée, purges, vésicatoires). Au début de l'année 1737, l'œil s'éclaircit et guérit[6]. Ce n'est qu'en 1776 que Frêne mentionne dans son *Journal* avoir constaté une diminution de son acuité visuelle peu après cet épisode[7]. L'ophtalmie de son enfance est rendue responsable de sa myopie et se trouve ainsi indirectement être la cause de son choix de renoncer au violon, Frêne ne pouvant déchiffrer les partitions de loin[8].

Mis à part des malaises peu inquiétants, la santé de Frêne ne suscite pas de développements conséquents avant son séjour à Bâle à l'âge de quinze ans. Il contracte alors la gale et, il ne l'avouera que des années plus tard, une «maladie de langueur». André Bandelier associe à juste titre cette dernière maladie à son éloignement de sa famille: Frêne souffre de pensées sombres[9]. Dans la culture médicale du temps, la langueur est cependant plus qu'un mal-être psychologique; la maladie comporte d'autres signes, notamment un abattement physique. Sa guérison plusieurs mois plus tard sera la première occasion de voir un rétablissement ponctué par un «dieu soit loué»[10], formule qui reviendra par la suite régulièrement pour accompagner les retours à la santé de Frêne, de sa famille et de ses proches. Cette reconnaissance de la Providence divine

n'empêche pas Frêne, comme ses contemporains, de chercher par lui-même des solutions médicales à ses maux[11]. Le rétablissement précède une période faste; les nombreux déplacements effectués par Frêne, à pied ou à cheval, laissent imaginer un jeune adulte en bonne santé. Lorsqu'il contracte la gale une seconde fois en 1754, âgé de vingt-sept ans, il identifie lui-même le mal. Les remèdes qu'il se fait envoyer par Gaspard Witz, un apothicaire établi à Bienne, lui permettent de se déclarer guéri en deux semaines. C'est le début de son autonomie en matière de santé. Il gère lui-même ses petites crises de santé, notamment une «indisposition» éprouvée en novembre 1762 et un mal mystérieux accompagné de fièvre et affectant sa tête et sa poitrine l'année suivante[12]. Ces épisodes sont isolés, pendant plusieurs années Frêne se plaint peu de sa santé. Même les maux de dents, la souffrance la plus fréquemment évoquée dans le *Journal*, s'espacent. Le diariste le relève lui-même, en septembre 1766 : il aurait mal à une dent pour la première fois depuis quinze ans. Comme il le fera en d'autres occasions, après avoir repoussé aussi longtemps que possible l'opération, il se fait arracher la dent quelques semaines plus tard[13].

L'attention et la constance avec laquelle Frêne énumère les noms et parfois la composition des remèdes employés suggèrent que le *Journal* servait d'aide-mémoire. Lorsqu'il souffre par exemple d'une ophtalmie à l'âge de quarante-quatre ans, il consigne dans le *Journal* la thérapeutique qui lui réussit alors: une purge, une tisane et le confinement domestique[14]. Les remèdes évoqués ainsi dans le *Journal* sont des remèdes classiques destinés à éliminer des humeurs surabondantes: purges, saignées, lavements et vésicatoires. S'y ajoutent quelques substances dites «spécifiques» (betterave, figues, salpêtre), de nombreuses tisanes et divers élixirs, fortifiants et autres préparations. Il ne faut pas croire cependant que la logique thérapeutique est mécanique: à tel mal tel remède. Au contraire, bien souvent Frêne trouve nécessaire de chercher la cause de ses maux. Il identifie la personne qui sert de vecteur et apporte la petite vérole au village[15], donne le nom de l'homme avec qui il avait partagé un lit et qu'il estime responsable de sa gale[16] et attribue un malaise à de la peinture humide[17]. A certains maux pourtant, il ne peut trouver d'autre cause que son propre comportement; c'est une logique fortement enracinée dans l'hygiène ancienne. La santé évoluerait en fonction de six variables, les six choses non naturelles: le sommeil et la veille, les évacuations, la nourriture et la boisson, le sommeil, le mouvement et le repos et les passions de l'âme[18]. Un «spasme très violent et douloureux à l'estomac», par exemple, qui le terrasse peu après avoir soupé un soir de 1803, ne peut être causé par la modeste soupe accompagnée par un verre de vin qu'il venait de prendre, mais est attribué «à quelque viande restée dans l'estomac et qui en fut poussée dans les intestins par le vin nouveau [...], ou par la compote de raves de l'année passée dont nous

mangions le reste depuis quelques jours»[19]. Le régime alimentaire est une des six variables non naturelles fréquemment invoquée, l'exercice, ou son absence, en est une autre. L'inactivité est parfois rendue responsable d'une dégradation de santé. Frêne explique par exemple une «défaillance d'estomac» par son confinement à l'intérieur de la maison à la fin de l'année 1774[20]. Il corrèle plus souvent ses maux à des excès d'exercice ou «échauffements». «Je dois éviter de m'échauffer en fenaisons et en moissons», écrit-il dans son *Journal* en février 1774, alors qu'il souffre d'une douleur dentaire[21]. Le médecin Tissot et d'autres patients font le lien entre des odontalgies et des excès physiques[22]. En décembre de la même année, c'est encore un échauffement, résultant cette fois des efforts déployés pour maîtriser un incendie, que Frêne invoque pour expliquer une enflure située au sphincter de son anus. L'endroit l'aurait dérangé, écrit-il, occasionnellement depuis 1754 soit depuis vingt ans! La possibilité révèle à la fois l'ampleur de ce qui n'est pas relevé dans le *Journal* et l'importance pour Frêne de donner sens à ses maux. En 1798, soit cinquante-quatre ans après les premiers symptômes, il conclut que la douleur ressentie «de tems à autre à l'anus, ne provenoit que de vents» [23]. Les commentaires et conclusions ajoutés lors de relectures du *Journal* sont un indice de l'importance pour Frêne de comprendre l'histoire de sa santé sur le long terme.

Le passage des années est insidieux pour le lecteur du *Journal*, l'attitude du pasteur face à la santé et à la mort évolue cependant perceptiblement. Des accidents peu importants pour un homme plus jeune prennent une signification nouvelle. Frêne cherche à se ménager, notamment à la suite d'une chute en octobre 1775[24]. L'attention avec laquelle les fonctions de son corps sont observées devient une constante. Il s'inquiète des conséquences possibles de différents excès sur sa santé[25]. Le 24 mai 1789, par exemple, il s'octroie une grasse matinée après un déplacement éreintant[26]. Il s'étonne lorsque sa santé ne décline pas suite à des efforts conséquents[27]. Le 29 décembre 1776, il fait part d'un état mystérieux et évoque brièvement un dérangement d'esprit éprouvé en prêchant. Ce qui lui importe alors est que «personne ne s'en apperçut»[28]. Que ses proches et ses paroissiens ne soupçonnent pas ses défaillances devient dès lors un impératif pour Frêne, impératif qu'il réitère à différentes reprises. En mars 1803, accablé par un malaise en prêchant, il est encore une fois soulagé de constater que «personne ne s'apperçut de rien»[29]. Cette attitude caractéristique des dernières décennies de sa vie explique peut-être le faible nombre de considérations de santé dans le *Journal* à cette époque. Le dernier trouble de santé que Frêne confie à son *Journal*, le 21 mai 1804, est une constipation à laquelle il se dit «sujet depuis quelques mois»[30]. Sa dernière entrée est datée du 9 juin suivant et concerne la visite de parents; elle ne laisse pas présager sa mort cinq jours plus tard, le 14 juin 1804.

Des savoirs médicaux

A différents moments de son existence, Frêne est appelé à prendre des décisions pour sa santé, à interpréter l'avis de divers soignants. Sur quelles bases théoriques appuie-t-il ses choix ? Le *Journal* permet de se faire une idée de ses connaissances médicales. L'acuité du regard de Frêne dans différentes circonstances témoigne de son intérêt pour la chose médicale. Il observe un corps déchiqueté au cours d'exécutions[31] et ne manque pas une occasion d'inspecter les cadavres et le cas échéant, l'intériorité secrète que ceux-ci dévoilent[32]. Les accidents et les blessures sont l'occasion de nouvelles observations[33]. Pendant sa jeunesse, le corps sexué l'intéresse au premier chef. Il évoque des connaissances glanées lors de jeux aquatiques[34], et se rappelle d'avoir comparé sa propre anatomie avec celle d'autres garçons, d'avoir abordé ce sujet avec des amis, et même d'avoir acquis des estampes licencieuses[35]. Un passage illisible porte apparemment sur les filles dont Frêne aurait examiné les parties naturelles[36], savoir qu'il complète par la lecture d'un livre de Francesco Plazzonus sur les organes de la génération[37]. L'intérêt de Frêne va au-delà de la question sexuelle. Il dissèque des agneaux et des brebis afin de se «fortifier» en anatomie[38], achète un *Dictionnaire raisonné universel d'histoire naturelle*[39] et signale des ouvrages médicaux «vus» chez des connaissances plutôt que «lus». Il ne cite, par contre, qu'incidemment les livres médicaux de sa propre bibliothèque comme l'*Anatomie* de Wislow[40], ou le *Traité des maladies des femmes grosse*s de François Mauriceau[41]. Savoir précisément ce qu'il retient de ces livres et des autres œuvres médicales qu'il mentionne est difficile. Une question spécifique l'intéresse particulièrement après la noyade d'un enfant, c'est le moyen de ramener les noyés à la vie[42].

L'énumération n'est pas exhaustive, mais elle signale la constance de l'intérêt du pasteur[43]. Une partie importante de son savoir médical provient de sa propre expérience et de celle que lui apporte son statut de père de famille, de pasteur et de notable villageois. A ce titre, il observe plusieurs malades et blessés au fil des ans[44]. En octobre 1770, par exemple, il profite de son passage à La Reuchenette, en rentrant de La Neuveville, pour «voir» le cancer au sein de la femme de son cousin[45]. A d'autres moments, ce sont ses échanges avec ses amis praticiens qui lui permettent de nourrir sa curiosité. Les discussions tournent régulièrement autour de cas particuliers ou de questions pratiques[46]. Les praticiens n'hésitent pas à relater l'évolution de la santé de leurs patients. Friedrich-Ludwig Watt (1737-1804), à la fois un ami de Frêne et docteur en médecine, cite le cas de M^me^ Neuhaus comme emblématique des effets de trop fréquentes saignées[47], alors que le chirurgien Jean-Pierre Marchand montre à Frêne la blessure de Marguerite Girod, blessée par un

coup de fusil[48]. La curiosité médicale de Frêne l'incite à noter de nombreux autres cas. Aujourd'hui elle peut être comprise en fonction de deux motivations complémentaires. La première est celle d'un homme cultivé avide de nouvelles connaissances, la seconde est la nécessité pour le père de famille de trouver des solutions médicales pour lui-même, pour sa famille et pour son entourage. Isolé dans son village, Frêne prend régulièrement des décisions thérapeutiques, notamment en l'absence de conseillers médicaux. Les conséquences sont parfois importantes. A une occasion, il fait prendre à toute sa famille de la rhubarbe, un purgatif puissant, et manque de tuer sa femme[49]. En dépit de cet épisode, ses proches semblent lui reconnaître une certaine expertise médicale. En 1787, il est envoyé à Berne pour prendre des renseignements sur les opérations de la cataracte faites par Pellier, un opérateur ambulant[50]. La question est de savoir s'il s'agit d'opérer ou non sa belle-mère. Frêne interroge Pellier sur les différentes opérations de la cataracte[51] et consulte également deux docteurs établis à Berne, Rosselet et Herrenschwand[52], avant de formuler un avis.

Frêne se révèle ainsi être un patient renseigné et actif dans la gestion de sa propre santé comme de celle de ses proches. Le résumé de son histoire de santé esquissé plus haut révèle qu'à nombre d'occasions il est important pour lui de découvrir la cause des maux afin de mettre en œuvre les moyens pour retrouver la santé. Mais comment qualifie-t-il, comment comprend-il ses maux? Une analyse sommaire du lexique permet d'isoler un premier groupe de termes peu précis. Sa santé est à l'occasion «altéré[e]», il se trouve «indisposé», a «mal», est «mal à l'aise» ou encore, se décrit comme «incommodé» [53]. Il est rare cependant que de tels termes résument seuls un état de santé particulier; plus souvent ils ne servent qu'à évoquer une dégradation de sa santé qui est précisée ultérieurement: une «incommodité» est, par exemple, attribuée à une soupe et mise en rapport avec des vomissements, l'ensemble suggérant un problème digestif[54]. Plus souvent, Frêne tend à décrire ses maux en précisant d'abord quelle partie de son corps est atteinte. Un groupe de maux comprend des douleurs survenues à la surface ou aux extrémités du corps: il a mal à un doigt, à une jambe, au talon, à un genou et au nez[55]. Les dix-huit odontalgies recensées font de ses dents l'organe dont Frêne souffre le plus régulièrement au cours de sa vie et confirme qu'il s'agit là d'un mal répandu au XVIII[e] siècle[56]. Frêne se plaint également de maux internes, de douleurs à la tête, à la gorge, au ventre, etc.[57] Ailleurs il fait état de symptômes comme la constipation[58], des vomissements, des maux de cœur, des coliques (trois occurrences), des inflammations, etc.

Certains des termes employés renvoient au paradigme dominant alors, le paradigme humoral. Plus qu'une description, il s'agit alors d'une interprétation… Les nombreux rhumes, les fluxions et les évacuations,

soit de bile ou de sueur, sont avant tout perçus comme des excès de liquides ou des mouvements d'humeurs correspondants[59]. La douleur, les symptômes, les sensations et les évacuations trahissent ces mouvements d'humeurs et constituent des signes permettant d'appréhender l'évolution de la santé[60]. Le diariste ne se réfère que rarement à des maladies comme à des entités ontologiques. Il souffre de la gale, de la petite vérole et redoute d'attraper, entre autres, une apoplexie, des hémorroïdes, la pleurésie, le pourpeux et la dysenterie. Ainsi, la plupart des affections désignées par un nom sont des maladies contagieuses. L'absence de noms de maladies renvoie à une conception de la maladie comme résultant d'un défaut d'équilibre. Les diagnostics avancés par des praticiens sont régulièrement associés à ceux qui les formulent: une maladie de Frêne est qualifiée comme une «Fievre catharale» par «M^r^ Schafter et M^r^ Felice» [61]. Ainsi, Frêne, comme d'autres patients, conserve une certaine distance vis-à-vis de tels diagnostics et se méfie des interprétations de soignants qu'il consulte.

Recours à d'autres

Qu'il soit méfiant ou qu'il ait simplement besoin de comprendre, Théophile Rémy Frêne n'en consulte pas moins de nombreux soignants. Un bon nombre d'entre eux sont aussi des connaissances ou des amis au point que la distinction entre une rencontre amicale et une rencontre médicale est souvent malaisée. Inquiété en 1755 par un mal d'estomac violent, le médecin de son père, Friedrich Salomon Scholl (1708-1771) qu'il rencontre informellement, le rassure en imputant son origine à une indigestion[62]. Frêne consulte-t-il souvent? Il faudrait, pour répondre sérieusement à cette question, disposer d'informations comparables pour d'autres patients. Dans son *Journal*, il fait état d'une vingtaine de soignants consultés pour sa propre santé, chiffre qui double si l'on ajoute à ce groupe ceux qu'il côtoie ou qu'il consulte pour ses proches.

Le nombre de ses conseillers médicaux ne tient pas seulement de la longue durée sur laquelle s'étend le *Journal*, mais à leur variété: voisins, connaissances, pasteurs pratiquant la médecine, apothicaires, médecins-apothicaires, chirurgiens, opérateurs itinérants, médecins-chirurgiens, médecins, docteurs en médecine sont mis à contribution. L'hétérogénéité des figures soignantes doit être mise en rapport avec le fait que les docteurs sont loin de posséder le monopole médical: ils sont constamment concurrencés alors par des soignants empiriques ou dépourvus de qualifications universitaires. Le terme «médecin» désigne parfois l'un ou l'autre de ces soignants: il s'applique assez librement à celui qui pratique la médecine. De la variété de soignants consultés, il est possible de tirer quelques traits. Frêne cite souvent des praticiens universitaires dans son

Journal, mais il les consulte rarement et pour des urgences. Certains épisodes répondent aux stéréotypes attendus. Le 20 avril 1801, Frêne se rend à La Neuveville et consulte Watt pour une toux. Les remèdes sont préparés par l'apothicaire M. Schaltenbrandt et l'ensemble le débarrasse rapidement de sa toux[63]. A d'autres occasions, isolé dans son village, le pasteur n'arrive pas à faire venir le docteur assez rapidement et guérit sans aide[64]. Les crises sont rares et je n'ai relevé qu'une dizaine de consultations avec des docteurs ou des médecins. Des chirurgiens sont systématiquement appelés pour des problèmes dentaires. Plus accessibles que les docteurs, certains d'entre eux exercent la médecine et prescrivent des remèdes internes. C'est le cas de Pierre Voumard (mort en 1763) qui donne à une occasion des pilules qui «firent évacuer beaucoup de bile et d'ordure», rapporte Frêne[65]. A-t-il consulté spécifiquement Voumard à cette occasion? Le *Journal* ne permet pas de s'en assurer. La prescription par un chirurgien de remèdes à usage interne signale la souplesse des frontières séparant les pratiques des différentes catégories de praticiens en milieu rural à cette époque.

Ainsi, docteurs et chirurgiens, mais aussi apothicaires, médecins-apothicaires, médecins-chirurgiens et des non-médecins ou des connaissances fournissent des conseils de santé à Frêne. Pour gagner en précision, il s'agirait de reconstituer la formation de chaque soignant. Frêne nous aide à l'occasion, comme lors de sa «fièvre catharale», quand il mentionne avoir été soigné par M. Félice, un pasteur qui «pratique» la médecine[66]. La présence régulière d'avis de non-médecins est un signe de l'importance de la communauté dans la gestion de troubles de santé. Après une indigestion le jour du Vendredi Saint en 1802, par exemple, Frêne souffre de constipation. Une Parisienne, M^me^ Desvoignes, lui conseille «un lavement d'eau tiede, ou l'on auroit mis un peu de beurre fraix». Il essaye le remède et s'en trouve mieux. Si comme ici Frêne éprouve des remèdes qu'on lui conseille, il conserve sa distance critique: il s'informe des opinions, mais en dernier lieu, il se soigne et soigne sa famille comme il l'entend. Son appréciation empirique nous rappelle que l'efficacité était constatée directement sur le corps du malade ou déduite des sensations du patient[67]. Frêne commente à plusieurs reprises l'efficacité des remèdes prescrits. Ceux que le vieil ami de son père, Scholl, lui adresse à l'occasion d'un malaise de sa femme lui paraissent insuffisants. Il ajoute de son propre chef d'autres remèdes trouvés dans *L'Avis au peuple* de Tissot[68]. Ailleurs, c'est l'interprétation du malaise qui le voit prendre une nouvelle distance critique, notamment à l'occasion d'une maladie subite et inquiétante de sa femme. Watt est appelé et attribue le mal-être à une indigestion. Frêne, pour sa part, écrit: «Moi je pense que c'étoit plûtot une violente attaque du mal de nerfs, provenant de ce que ma femme avait trop filé ayant les bras levés» – exercice auquel elle n'était pas accoutumée[69].

Bilan

La lecture des souffrances et l'analyse des interprétations confiées par Frêne dans son *Journal* donnent une idée de ce que devait être son appréhension de la santé et de la maladie. La perspective est celle d'un individu pragmatique vis-à-vis des affections qui le frappent. L'intérêt du diariste pour la médecine témoigne de la richesse et de la nature empirique de la culture médicale laïque. Il atteste également de l'importance du patient dans la gestion de sa santé. C'est sur lui que pèse le poids des décisions médicales. Le rôle qu'occupe Frêne dans la gestion familiale de la santé est un indice de la difficulté d'accéder à un praticien le moment opportun, mais aussi de la fragilité du savoir et des avis des soignants aux yeux d'un patient. L'analyse systématique des données sur la santé de sa femme, de ses enfants, voire de ses parents, pourrait apporter une image plus précise de son rôle de thérapeute. Le lecteur d'aujourd'hui peut s'étonner du fait que ce ne sont pas les maux importants qui occupent le plus de place dans le quotidien du diariste, mais de petites douleurs, celles dues notamment à la détérioration de sa dentition. C'est là une particularité du temps et une souffrance largement partagée: on se trouve après l'introduction massive de produits comme le chocolat et le sucre dans l'alimentation et avant le développement de nouveaux moyens pour traiter les dents cariées.

Les données sur la santé sont une composante de l'identité de l'homme des Lumières. Pour en saisir la portée, il faut bien insister sur la recherche constante des patients des causes de leur malaise. Frêne établit régulièrement des liens de causalité: il sait de qui il attrape la gale et pourquoi il souffre d'une odontalgie. Chaque nouveau dérangement voit le pasteur en chercher la cause; le plus souvent, c'est son propre comportement qui est ainsi épinglé. Le besoin de comprendre est particulièrement apparent lors de «crises» aiguës. Le sens qu'il dégage de l'interprétation de ses malaises ne conditionne pas sa façon de gérer sa vie: mis à part son vieillissement et peut-être sa myopie, ses maux sont ponctuels et passent. Dans l'ensemble, Frêne bénéficie d'une bonne santé et son parcours incarne ainsi, avec un certain succès, l'idéal de Rousseau: sans abuser des lettres ni des arts, il passe une vie paisible à la campagne.

Philip Rieder est maître-assistant à l'Institut d'histoire de la médecine et enseignant au département d'histoire (Genève). Ses recherches portent sur l'histoire du patient, sur l'histoire de la formation médicale et sur l'histoire du marché thérapeutique. Il est l'auteur de Anatomie d'une institution médicale: la Faculté de médecine de Genève, *Lausanne, 2007, et d'*Ecrire sa santé au XVIII^{e} siècle, *Genève (à paraître).*

NOTES

[1] Cet article prolonge et résume une section de ma thèse (Université de Genève): RIEDER, *Vivre et combattre la maladie*.

[2] Voir les bibliographies citées dans WOLFF Eberhard, «Perspectives on Patients'History»; STOLBERG, *Homo patiens*; RIEDER, «L'histoire du «patient».

[3] Cette approche complète l'article consacré par André Bandelier aux rites de la vie et au savoir médical dans le *Journal* de Frêne: BANDELIER, «Se soigner autrefois».

[4] FRÊNE, /890/, vol. 2, p. 290.

[5] FRÊNE, /178/ et /199/, vol. 1, p. 282-283 et 305-306.

[6] FRÊNE, /18/-/23/, vol. 1, p. 190-193.

[7] FRÊNE, /884/, vol. 2, p. 288.

[8] FRÊNE, /1492/, vol. 3, p. 79-80.

[9] BANDELIER, «Le journal du pasteur Frêne ou les Lumières au village», p. 31.

[10] FRÊNE, /51/, vol. 1, p. 205.

[11] On retrouve une attitude similaire chez un diariste anglais du siècle précédent: MACFARLANE, *The Family life of Ralph Josselin*, p. 173-182.

[12] FRÊNE, /358/ et /373/-/374/, vol. 1, p. 405 et 414-415.

[13] FRÊNE, /480/ et /486/, vol. 2, p. 48-49 et 51.

[14] FRÊNE, /612/ et /618/, vol. 2, p. 145 et 148-149.

[15] FRÊNE, /19/, vol. 1, p. 191.

[16] FRÊNE, /199/, vol. 1, p. 305-306.

[17] FRÊNE, /331/, vol. 1, p. 388-389.

[18] EMCH-DERIAZ, «The non-naturals made easy», p. 143-159.

[19] FRÊNE, /3103/-/3104/, vol. 4, p. 372-373.

[20] FRÊNE, /774/-/775/, vol. 2, p. 231-232.

[21] FRÊNE, /678/, vol. 2, p. 181.

[22] TISSOT, *Avis au peuple sur sa santé*, chap. VIII.

[23] FRÊNE, /772/-/773/, vol. 2, p. 230-231.

[24] FRÊNE, /864/, vol. 2, p. 278.

[25] D'autres patients connaissent des trajectoires analogues: v. MCLEAN WARD, «Medicine and Disease», p. 53-54.

[26] FRÊNE, /2320/, vol. 4, p. 17.

[27] FRÊNE, /2835/-/2837/, vol. 4, p. 228-229.

[28] FRÊNE, /919/, vol. 2, p. 305-306.

[29] FRÊNE, /3076/, vol. 4, p. 358.

[30] FRÊNE, /3111/, vol. 4, p. 376-377.

[31] FRÊNE, /51/ et /192/-/193/, vol. 1, p. 205 et 298-301.

[32] FRÊNE, /143/, /653/ et /863/-/864/, vol. 1, p. 257-258, vol. 2, p. 168-170 et 277-278.

[33] Notamment FRÊNE, /231/ et /1361/, vol. 1, p. 330, et 3, p. 11-12.

[34] FRÊNE, /223/ et /859/, vol. 1, p. 325-326, et 2, p. 276.

[35] FRÊNE, /82/, /124/ et /230/, vol. 1, p. 221, 244 et 329-330.

[36] FRÊNE, /232/ et /658/, vol. 1, p. 331 et 2, p. 172.

[37] FRÊNE, /64/, vol. 1, p. 212-213.

[38] FRÊNE, /156/, vol. 1, p. 265.

[39] FRÊNE, /1515/, vol. 3, p. 90.

[40] FRÊNE, /425/, vol. 2, p. 11-12.

[41] FRÊNE, /1680/ et /3042/, vol. 3, p. 161-162, et 4, p. 339-340.

[42] FRÊNE, /434/, vol. 2, p. 17-18. Il signale dans son *Journal* des publications ou des instruments sur ce thème: FRÊNE, /486/ et/1306/, vol. 2, p. 51 et 450-451.

[43] Parmi d'autres citations: FRÊNE, /148/, /234/, /451/-/454/, /787/ et /1247/, vol. 1, p. 260, 332, et vol. 2, p. 32-34, 237 et 421-422.

[44] Par exemple FRÊNE, /595/, /1445/, /1772/, /1774/, /1780/ et /1805/, vol. 2, p. 131-132, et 3, p. 57-58, 206, 207, 210-211 et 224.

[45] FRÊNE, /588/, vol. 2, p. 127.

[46] Voir notamment FRÊNE, /188/, /1360/, /1383/, /2064/, /2192/ et /2204/, vol. 1, p. 293-294, et 3, p. 11, 25, 343-344, 403 et 408-409.

[47] FRÊNE, /2192/, vol. 3, p. 403.

[48] FRÊNE, /1361/, vol. 3, p. 11-12.

[49] FRÊNE, /487/, vol. 2, p. 51-52.

[50] Il s'agit peut-être du célèbre opérateur Guillaume Pellier de Quengsy (1751-1835), alors réputé, établi à Montpellier après des années de mobilité.

[51] FRÊNE, /2113/-/2114/, vol. 3, p. 366-367.

[52] FRÊNE, /2115/et/2135/, vol. 3, p. 367-368 et 377.

[53] FRÊNE, /129/, /358/, /373/ et /2496/, vol. 1, p. 247, 405, 414-415, et 4, p. 81.

[54] FRÊNE, /1311/, vol. 2, p. 453.

[55] FRÊNE, /40/, /200/, /864/, /883/, /929/ et /1310/, vol. 1, p. 200 et 306-307, vol. 2, p. 278, 287-288, 311 et 452-453.

[56] DARNTON, *Le grand massacre des chats,* p. 11.

[57] FRÊNE, /373/ et /1119/, vol. 1, p. 414-415, et 2, p. 353-354.

[58] FRÊNE, /3035/ et /3111/, vol. 4, p. 335-336 et 376-377.

[59] FRÊNE, /358/, /612/, /618/ et /3103/, vol. 1, p. 405, 2, p. 145, 148-149, et 4, p. 372-373.

[60] Voir à ce propos: PILLOUD et LOUIS-COURVOISIER, «The Intimate Experience».

[61] FRÊNE, /3038/-/3040/, vol. 4, p. 337-339.

[62] FRÊNE, /210/, vol. 1, p. 317-318.

[63] FRÊNE, /3007/, vol. 4, p. 317.

[64] FRÊNE, /374/, vol. 1, p. 415.

[65] FRÊNE, /358/, vol. 1, p. 405.

[66] FRÊNE, /3038/-/3040/, vol. 4, p. 337-339.

[67] Voir à ce propos: RIEDER et BARRAS, «Corps et subjectivité».

[68] FRÊNE, /487/, vol. 2, p. 51-52.

[69] FRÊNE, /2969/-/2970/, vol. 4, p. 296-297.